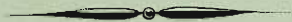


INSCRIPTIONS LATINES  
DES  
ARMÉES DE L'EUPHRATE

PAR

**Franz CUMONT**

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE



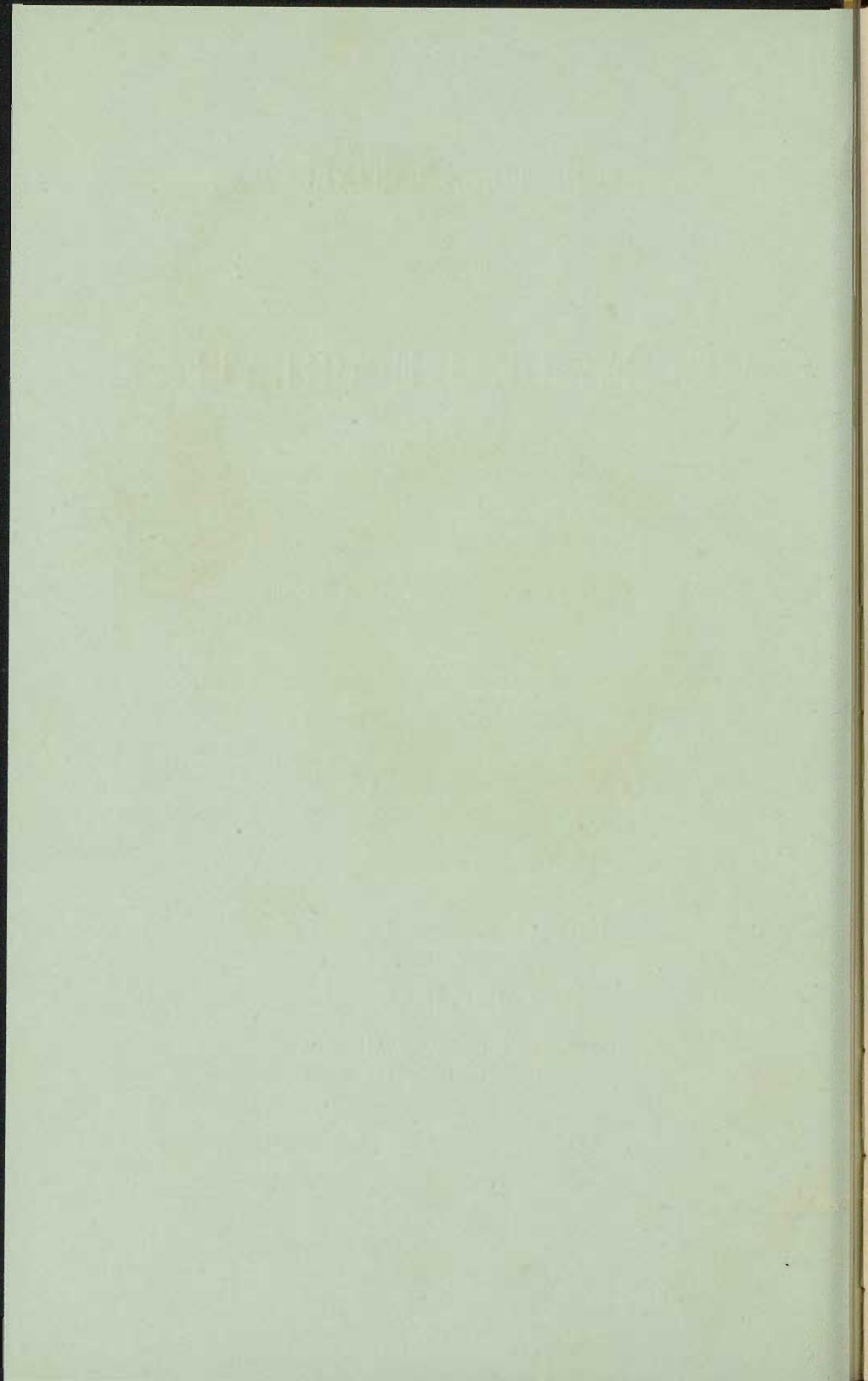
BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES DE BELGIQUE

Rue de Louvain, 112

—

1907



023923539

INSCRIPTIONS LATINES

DES

ARMÉES DE L'EUPHRATE

PAR

**Franz CUMONT**

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES DE BELGIQUE

Rue de Louvain, 112

—  
1907

---

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*  
(Classe des lettres, etc.), n° 8 (août), 1907.

---

INSCRIPTIONS LATINES

DES ARMÉES DE L'EUPHRATE <sup>(1)</sup>

---

En proposant récemment *l'Histoire de la légion* comme sujet d'un de ses principaux concours (2), l'Académie apparemment a voulu montrer qu'à ses yeux exposer les transformations de l'armée romaine c'était aider à mieux comprendre celles de l'État tout entier, que les destinées de l'un furent toujours intimement liées aux progrès ou à la décadence de l'autre. J'espère donc que la Classe

---

(1) *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique* (Classe des lettres, etc.), n° 8, pp. 551-578, 1907.

(2) Prix Gantrelle pour la dixième période qui sera close le 31 décembre 1910.

« Sujet : *La légion romaine, son histoire et son organisation.* »

« On ne demande pas une série de monographies, mais une étude d'ensemble faisant ressortir le rôle que la légion romaine a joué dans la conquête du monde et la conservation de l'empire. »

accueillera avec bienveillance ma modeste contribution à l'histoire de cette vaste organisation militaire, qui fut une des plus grandes créations de Rome.

Je voudrais réunir et commenter brièvement ici quelques inscriptions que j'ai recueillies durant mes voyages en 1900 dans l'Arménie Mineure et en 1907 dans le Nord de la Syrie. Elles auront au moins un mérite : celui de donner des renseignements sur des corps de troupes très mal connus; car si d'abondants documents épigraphiques ont permis de reconstituer avec une précision relative l'histoire des armées d'Afrique, du Rhin et du Danube, nous sommes incomparablement moins bien informés sur celles qui gardaient la frontière de l'Euphrate, l'exploration de cette contrée difficilement accessible étant à peine commencée.

#### I. — Arménie Mineure.

Melik-Shérif occupe l'emplacement de l'ancienne Carsaga, *statio* placée à la jonction de deux routes romaines pour garder les vallées conduisant d'une part au camp de Satala, de l'autre à l'Euphrate (1). Dans l'église arménienne de ce bourg, je trouvai huit fragments d'une plaque de marbre qui y avaient été récemment déposés (juin 1900). Je n'obtins qu'à grand peine de pouvoir prendre copie du texte qu'ils portaient, et je ne suis pas certain que le mauvais vouloir des indigènes ne m'ait pas dérobé la vue de quelque débris. Il serait à souhaiter qu'on réussit à obtenir un estampage complet

---

(1) Cf. nos *Studia Pontica*, pp. 326 et suiv.

de l'inscription. Mais on peut déjà tirer de ces morceaux un sens assez satisfaisant.



*Imp(eratori) C[ae]sari L(ucio) Septi|[m]io S[ev]ero pio  
pert(inaci) |[Au]g(usto) Arab(ico) Ad[iab(enico) Parth(ico)]  
m(aximo), p(ontifici) m(aximo), trib(unicia) pot(estate) VI  
imp(eratori) [XI? co(n)s(uli)] | proc(onsuli) p(atri) p(atriciae)  
co(h)rs) I Lep(idiana) eq(uitata) c(ivium) [R(omanorum)  
b]is tor(q)uata p(rimum beneficio?) divi M(arci, iterum?)...  
[pe]r L. M[.....]ium leg(atum) Aug(usti) C[appadociae]...*

Quoique les traces de la première lettre du second fragment de la ligne 5, telles que je les ai notées, semblent être celles d'un *v* plutôt que d'un *l*, je n'hésite pas à restituer *coh(ors) I Lep(idiana) eq(uitata) c(ivium) R(omanorum)*. Nous savons, en effet, que ce corps de troupes passa de la Mésie en Orient, sans doute à

l'époque de Trajan (1). Près de Smyrne a été trouvée une épitaphe d'un option de cette cohorte (2), et la *Notitia Dignitatum* place encore celle-ci en Arménie (XXXVIII, 55) : *Cohors prima Lepidiana Caene Parembole*. Elle avait donc, au V<sup>e</sup> siècle, été transportée dans un nouveau camp (*ζεννή παρεμβολή*) dont la situation exacte est, ce semble, inconnue. Notre inscription nous apprend deux faits nouveaux : le premier, c'est que sous Septime Sévère ce corps de cavalerie tenait garnison à Carsaga, le second c'est qu'il avait deux fois reçu un collier d'honneur pour sa bravoure (*bis torquata*) (3).

Il consacra cette dédicace à Septime Sévère en 198 ou plutôt 199. La sixième puissance tribunicienne répond à la première date, mais on ne trouve le titre de *Parthicus Maximus* qu'à la seconde (4), et peut-être faut-il lire le chiffre VII dans ligne mutilée. En tous cas, notre texte est antérieur à l'année 200, où Caracalla fut associé à l'empire.

On peut donc supposer que, durant la guerre contre les Parthes, la cohorte Lépidienne avait été décorée une seconde fois pour sa vaillance, et qu'à son retour dans son camp permanent elle fit une consécration à l'empereur en reconnaissance de ce bienfait. Les mots *divi M(arci?)*, séparés de leur contexte, semblent rappeler une première distinction obtenue sous Marc Aurèle.

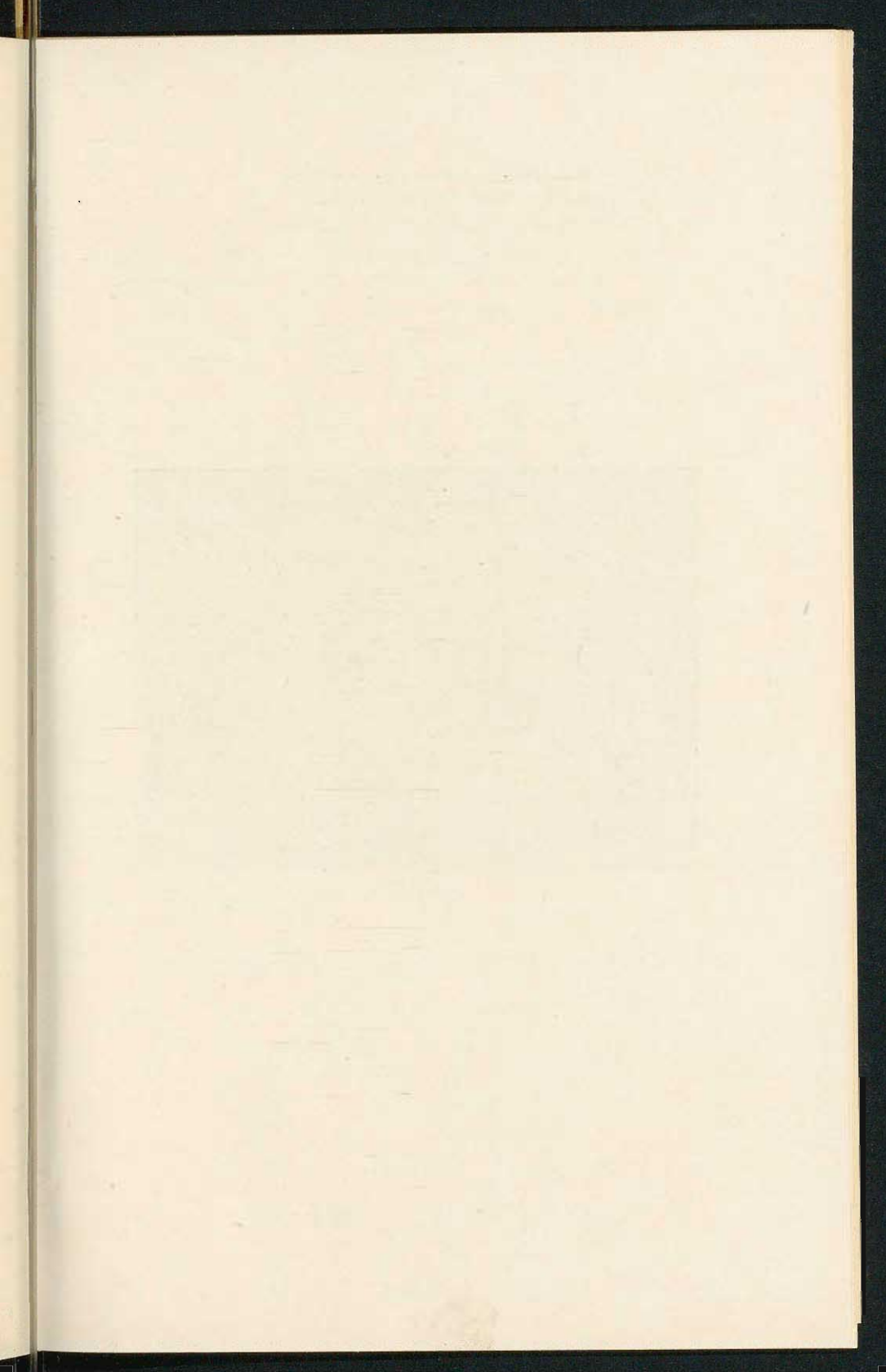
(1) Cf. Cichorius dans PAULY-WISSOWA, *Realenc.* s. v. *Ala*, t. IV, p. 307.

(2) CIL III, Suppl. 42251.

(3) Cf. la note au CIL III, Suppl. 6748.

(4) CAGNAT, *Cours d'épigr.*, p. 495.





FRANZ CUMONT, *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*  
(Classe des lettres, etc.), n° 8, 1907.



La route de Mélitène à Césarée fut construite précisément en 198 par C. Iulius Flaccus Aelianus (1), mais il paraît impossible d'introduire ici le nom de ce légat de Cappadoce. C'est une raison de plus pour retarder jusqu'en 199 la date de l'inscription.

2) Au village de Purkh, bâti dans les ruines de l'ancienne Nicopolis d'Arménie (2), nous avons trouvé, déposée devant une maison de paysan, la plaque de calcaire que nous reproduisons ici (haut. 0<sup>m</sup>72, larg. 0<sup>m</sup>96, ép. 0<sup>m</sup>08). Comme on le voit, une inscription était gravée dans un encadrement terminé par des moulures dessinant des queues d'aronde et accosté de trois cercles en relief. Il n'en subsiste aujourd'hui que la moitié de gauche, et toute la surface en est écaillée au point que beaucoup de lettres ont disparu. On déchiffre encore :

Q·STATIO·QF  
 BRITTOR·TT  
 LORV /// QVC  
 TV /// C /// RI  
 /// C /// AV  
 /// VSTI

*Q(uinto) Statio, Q(uinti) (filio), ... [praef(ectus) alae 1*

(1) CIL III, Suppl., p. 2063.

(2) Cf. nos *Studia Pontica*, pp. 305 et suiv.

*Fl(avioe) Aug(ustae)] | Brit(annicae) tor(quatae) tr[ib(unus)  
coh(ortis) Gal]loru[m e]quitatae c(ivium) [R(omanorum) ....  
| t[er]re .... | .... iu .... | .... Iustu[m]...*

Les restitutions m'ont été suggérées par M. Otto Hirschfeld, qui a rapproché cette dédicace d'une inscription d'Amasie (CIL III, 6748), où est mentionnée une *ala I Flavia [au]g(usta) Britan[nica milliaria] c(ivium) R(omanorum) bis torquata*. La lecture proposée est très vraisemblable, car nous savons que cette aile de cavalerie, qui tenait garnison dans la Pannonie inférieure, prit part en 114 à la guerre de Trajan contre les Parthes (1). Or la forme des caractères convient à une pareille date. De plus, une affranchie de Statius est probablement nommée dans une épitaphe grecque de Nicopolis (2) et elle doit avoir vécu à l'époque de Trajan, car son fils (*Aelius*) était un affranchi d'Hadrien.

L'officier auquel notre dédicace se rapporte, nous est inconnu. Peut-être était-ce un ancêtre de M. Statius Priscus, légat de Cappadoce au moment de l'expédition de Lucius Verus (3).

5) Il y a près d'un siècle, le missionnaire Boré copia à Purkh, avec peu d'exactitude, un petit fragment d'inscription qui fut reproduit CIL III 255. Il était impossible d'en rien tirer. J'ai reçu de M. Hogarth une transcription plus fidèle du même morceau avec la

(1) Cichorius dans PAULY-WISSOWA, s. v. *Ala*, t. I, col. 1235.

(2) LEBAS WADDINGTON, 1814 f. Voici comment il faut lire cette épitaphe dont nous avons pris une nouvelle copie : Σπατίων Διοουσιάδα τὴν γλοκοτάτην τεκοῦσαν Ἄλιος ... ονος.

(3) *Prosopogr. imp. Rom.*, t. III, n° 637

note : Cornice in house at Purkh. Very large lettering ;  
broken top and left.

TRIBLATIO  
VG·LEGIVS

Boré met un point après le G ; il faut évidemment restituer :

... trib(uno) latic[lavio] | ... [legato A] ug(usti) leg(ionis) IV  
S[cythicae].

La mention de la *legio IV Scythica* nous conduit en Syrie où nous allons la retrouver.

## II. — Les carrières d'Énesh.

Lorsque, quittant le grand château de Roum-kalé, ancien siège des patriarches arméniens, on descend la vallée de l'Euphrate, vers Biredjik, on arrive en trois heures à Enesh, village grégorien d'une centaine de feux, isolé en pays musulman. On aperçoit de loin ses maisons étagées sur le versant de la montagne au pied de hauts rochers de calcaire. Il est favorablement situé au débouché d'un étroit vallon, où s'allongent ses jardins touffus, arrosés par un ruisseau dont la source limpide jaillit abondamment à dix minutes en amont et qui va bientôt se perdre en aval dans l'Euphrate. Sans doute déjà au temps du paganisme cette source rendit sacré le lieu où elle coule. Aujourd'hui, il est sanctifié par une chapelle de saint Serge, édicule dont les murailles, ruinées contiennent les fragments d'une longue inscrip-

tion syriaque du IX<sup>e</sup> siècle (1). Le ruisseau lui doit son nom de Serkis-sou.

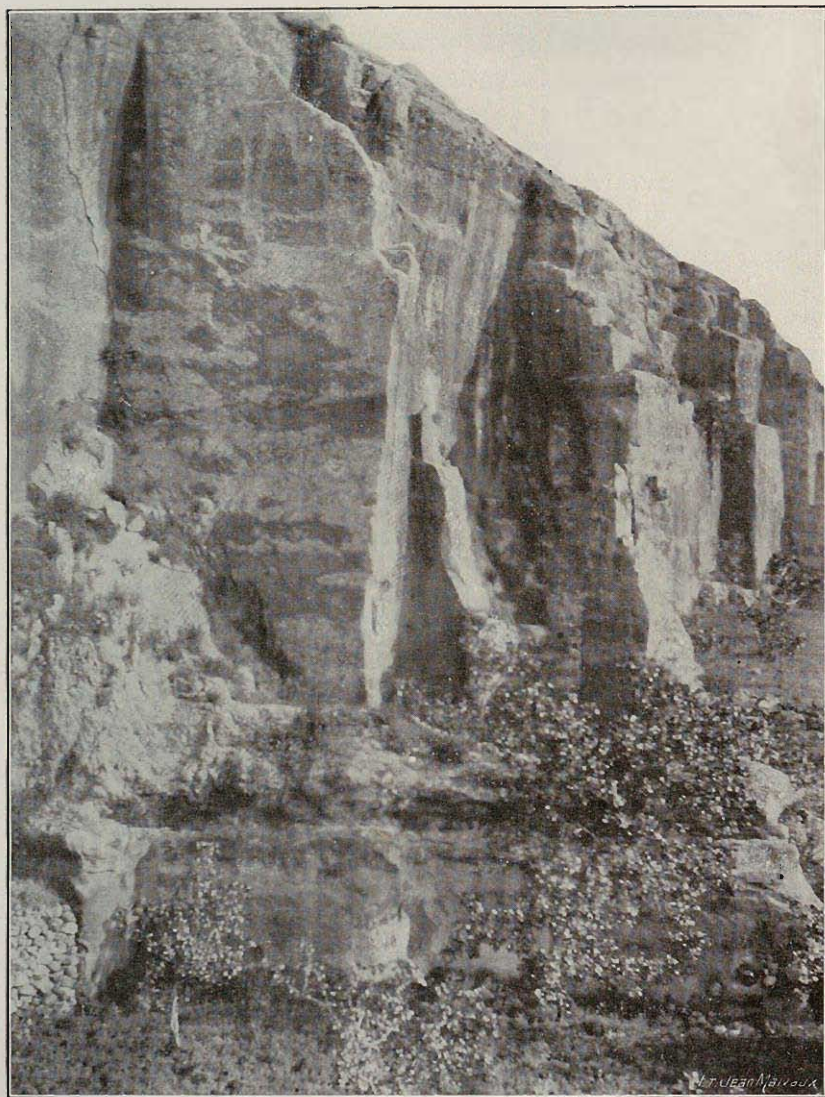
L'église d'Énesh est plus remarquable encore. Elle occupe une grotte naturelle au nord du village. Cette caverne basse, assez vaste, de forme irrégulière, a ses parois couvertes de croix d'aspects très divers et qui paraissent avoir été tracées à des époques différentes. Il est possible que l'église chrétienne ait succédé ici à un ancien temple — peut-être de Silvain. Énesh est certainement bâti sur l'emplacement d'une bourgade antique : l'existence de celle-ci est encore rendue sensible par une quantité de tombeaux rupestres, qui ont été en partie transformés en étables ou même en habitations. Les plus grands s'ouvrent du côté du Serkis-sou, le plus vaste de tous dans le village même : c'est une salle de 9 mètres de côté, divisée au fond par des piliers en trois niches spacieuses, contenant les cercueils taillés dans la pierre. D'autres caveaux funéraires sont creusés du côté de l'Euphrate près de l'église actuelle et même au delà des carrières dont nous parlerons.

Le nom ancien de ce bourg est inconnu, et il faudrait, pour essayer de le déterminer, nous engager dans une discussion de textes et de chiffres que nous ne pouvons aborder ici. Je noterai seulement que si Moritz a raison de placer Ourima à Roum-kalé (2), il faut mettre sans doute à Énesh le bourg dont le nom apparaît dans nos sources sous les formes Ἀρουδης, Arulis et Araris (3).

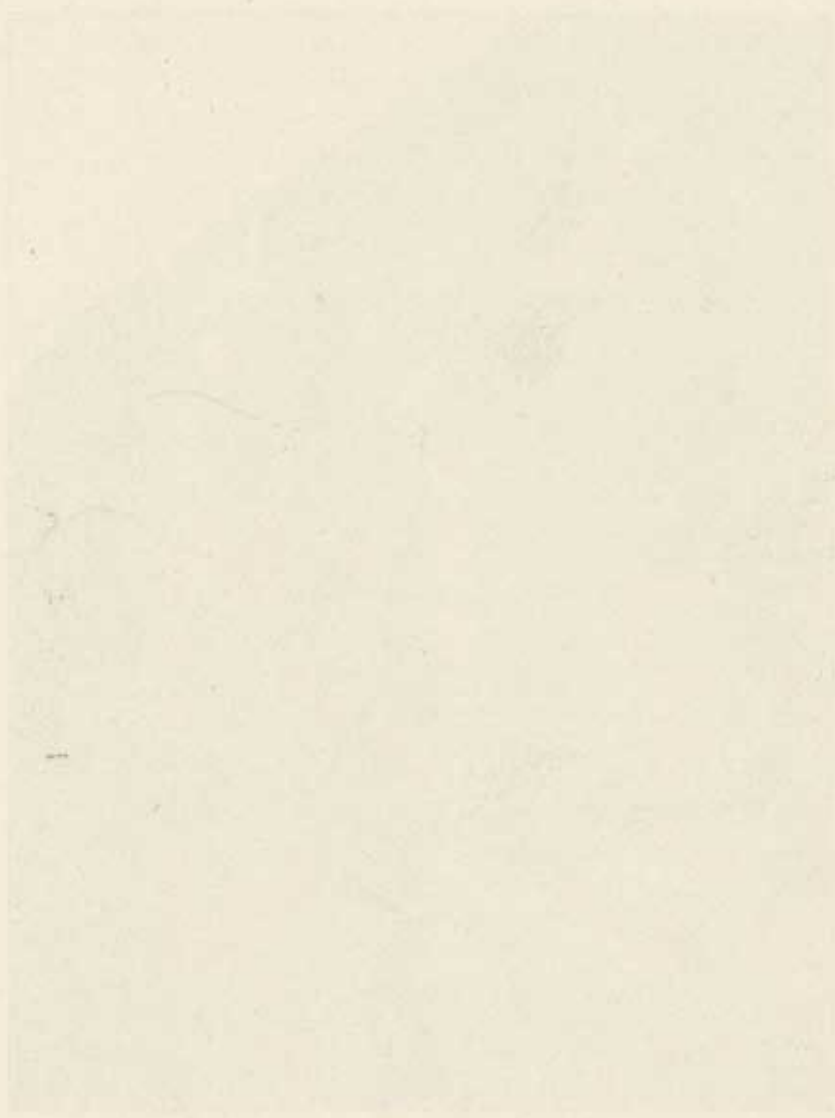
(1) Elle est publiée par l'abbé Chabot, le premier épigraphiste qui ait visité Énesh et ses carrières. (*Journal asiatique*, 1900, pp. 283 et suiv.)

(2) MORITZ, *Mitt. des Seminars für Orient. Sprachen*. Berlin, 1898, t. I, p. 131. Cf. la note de Gelzer à Georges de Cypré, p. 152, n<sup>o</sup> 884.

(3) Ἀρουδης, Ptol.; Arulis, *Tab. Peuting.*; Araris, *Rav. Cl. infra*, p. 26, n. 1.



CARRIÈRES ROMAINES D'ÉNESH.





Le lieu était d'ailleurs très favorable à l'établissement d'un poste militaire. Ênesh est situé à la sortie du défilé où l'Euphrate, resserré entre les montagnes, descend en longs circuits depuis Roum-kalé, et de la hauteur qu'il occupe, on surveille au loin en aval le cours du fleuve dans la vallée élargie. De plus, la source de Saint-Serge assure en abondance une eau pure. Il n'est donc pas étonnant que les Romains aient placé ici une garnison, qui a laissé dans d'anciennes carrières des preuves curieuses de son activité et de sa dévotion.

Ces carrières commencent à quelques pas de l'église rupestre dont nous avons parlé, et s'étendent sur une longueur de près de 4 kilomètre. La montagne a été entamée à quatre ou cinq endroits différents, mais au même niveau. Un chemin à mi-côte réunissait sans doute les divers fronts d'attaque, et une rampe ou un plan incliné devait faciliter le transport des blocs vers l'Euphrate.

Les excavations très considérables sont parfois masquées en partie par des masses de rochers, aujourd'hui isolées : on a évidemment dédaigné la surface tendre de l'escarpement pour aller par une brèche chercher des bancs plus résistants au cœur du calcaire. Le front de taille s'élève jusqu'à une vingtaine de mètres de haut et s'enfonce parfois profondément sous le niveau du sol. De distance en distance, des portions de rochers ont été réservées en partie, et forment aujourd'hui comme des pilastres saillants (pl. I).

Au sommet de l'un d'eux, dans la première carrière, se voit encore un escalier dont une vingtaine de marches sont parfaitement conservées. Ces saillies en gradins ont donc servi à maintenir une communication entre les chantiers et les chemins d'accès. Dans la même carrière

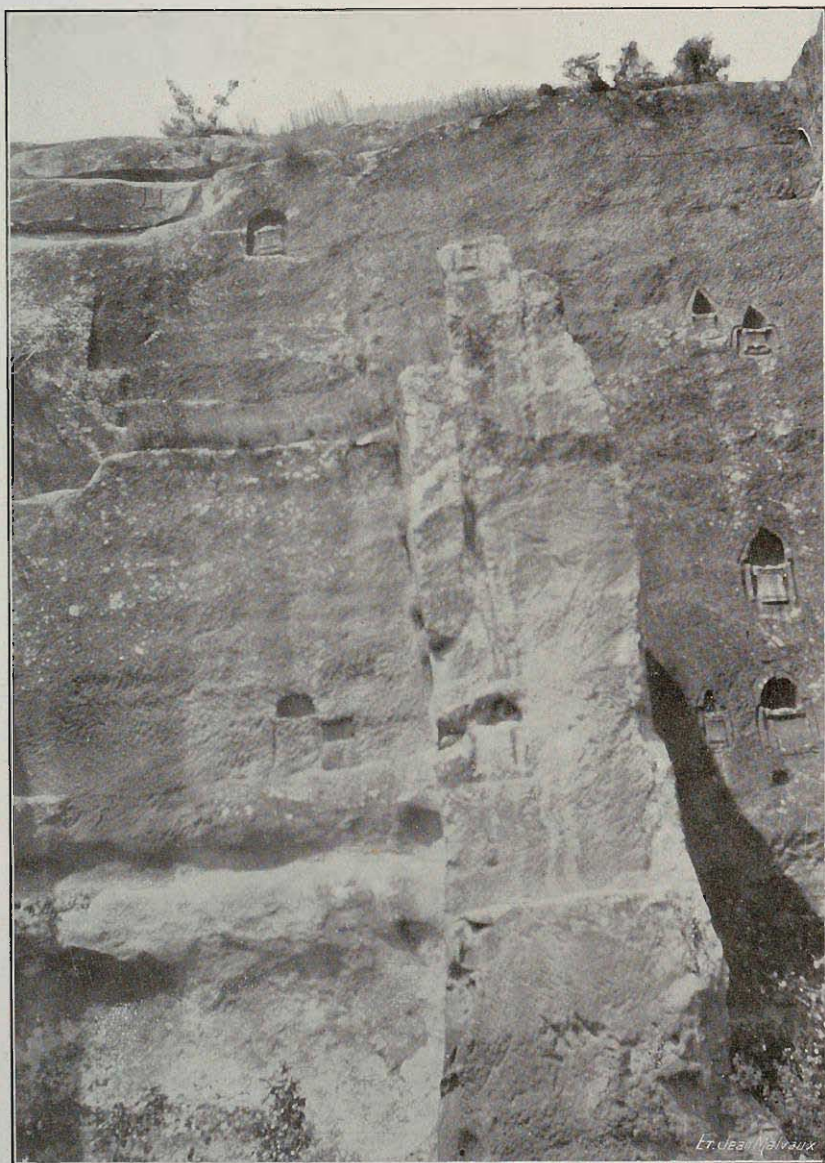
on voit une série de trous carrés, larges et profonds, disposés horizontalement : ils ont évidemment été destinés à fixer les poutres d'un échafaudage.

L'aspect de ces vastes excavations, envahies par les arbustes et les herbes folles, est très pittoresque. La haute muraille, qui se dresse à pic, paraît soutenue par de robustes contreforts, et les couches de pierre, successivement mises à nu, ressemblent aux assises d'une gigantesque construction. Le calcaire a pris, sous les rayons ardents du soleil de Syrie, des teintes mordorées; seule la paroi du sud, à l'ombre durant tout le jour, est demeurée d'un gris sombre, et est recouverte par plaques d'une mousse qui la ronge.

Ces carrières ont été exploitées à ciel ouvert de haut en bas. On distingue encore sur le front vertical les dimensions des blocs qui successivement ont été extraits. Quelquefois un étroit bourrelet quadrangulaire dessine tout leur contour; parfois aussi la rangée inférieure est un peu en saillie sur la supérieure; ailleurs, au contraire, la surface a été égalisée à coups de pic, dont les traces restent visibles. C'était une opération difficile et même dangereuse que de faire glisser ces pesantes masses de pierre. Aussi les carriers, lorsqu'ils étaient venus à bout de cette entreprise, en rendaient-ils grâce aux dieux. Quelquefois une simple inscription, gravée dans un cartouche, témoignait seule de leur dévotion. Plus souvent des autels ménagés dans des niches creusées dans le roc, portaient la dédicace (1). Ces niches sont de formes diverses : toujours

---

(1) De même dans les « Portes Ciliciennes » du Taurus, des autels sculptés dans le rocher commémorent l'exécution particulièrement pénible de la route (CIL III 42118-9). Il en est de même près d'Abila dans une tranchée de la voie de Damas (CIL III 499-201).



CARRIÈRES ROMAINES D'ÉNESH.



un espace vide, cintré ou triangulaire, est réservé au-dessus de l'autel, sans doute pour y abriter une figure ou une offrande. Quelquefois il s'y ajoute des deux côtés des cavités destinées à recevoir quelque ex-voto. C'était, en effet, pour accomplir un vœu, nous disent les inscriptions, qu'on exécutait ces sculptures rudimentaires.

Comme le niveau des chantiers descendait à mesure qu'on débitait de nouveaux lits de calcaire, ces autels s'étagent à toutes les hauteurs, et certains d'entre eux sont aujourd'hui juchés à des endroits inaccessibles, près du bord supérieur de la paroi verticale (pl. II). Il serait impossible d'y atteindre sans un échafaudage, et même avec une forte lorgnette on peut tout au plus distinguer quelques lettres de l'inscription qu'ils portaient. Sur beaucoup d'entre eux, celle-ci a même complètement disparu, soit qu'elle ait été, non pas gravée, mais simplement peinte, soit que la surface de la pierre ait été profondément entamée par la décomposition pulvérulente qui la désagrège peu à peu. Cependant, en faisant attacher ensemble deux échelles, je parvins à me hisser jusqu'à sept ou huit mètres de haut pour transcrire les textes les plus importants et les mieux conservés. D'autres, qui sont presque au niveau du sol actuel, ont déjà été copiés assez exactement par l'abbé Chabot (1), mais les carrières sont si étendues que même après cette double inspection je ne jurerais pas que rien ne nous a échappé.

4) Sur la paroi nord de la carrière principale : Grands

---

(1) *Journal asiatique*, 1900, pp. 283 et suiv. Cf. CIL III, n° 14396.

caractères d'environ 12 centimètres de haut, mal gravés et sans encadrement.

AVR CARVSSILVANO.

C'est le CIL III 14596 f, qu'il faut lire *Aurelius Carus Silvano*.

5) Paroi ouest de la même carrière. Dans un cartouche, à 6 ou 8 mètres de haut; copiée du haut d'une échelle :

I O M S I L V A N O  
 C O N S E R V A T O R I  
 S O L I D E V I N O  
 L E G E O N I ~~III~~ S C Y · S I G N I F  
 I V L · A R E T I N V S I V L S E V E R V  
 R A B I L B E L I A B V S T V B I C  
 D E C C I L I C I A N I M L V S O L V Ø

*I(ovi) o(ptim)o M(aximo), Silvano | conservatori, | Soli devino, legeoni[s] III Scy(thicae) signif(eri) | Iul(ius) Aretinus, Iul(ius) Sererus, | Rabil(ius) Beliabus tubic(en) | de c(enturia?) (1) Ciliciani m(erito) l(ibentes) v(otum) solv(erunt).*

Nous parlerons plus bas des divinités et des charges militaires mentionnées dans cette inscription et les suivantes. Mais on remarquera immédiatement que si les deux enseignes (*signiferi*) portent des noms purement latins

(1) On ne peut songer à *dec(uriae)*, bien qu'on trouve des *decuriones* comme commandants de la cavalerie des légions au temps de Végèce; cf. FIEBIGER dans Pauly-Wissowa *Realenc.* s. v., t. IV, p. 2352.

(l'un d'eux, *Aretinus*, est toscan), le trompette, au contraire, est certainement un oriental. Certes, le *nomen*, *Rabilius*, est italique (1), bien qu'il soit parfois porté par des Asiatiques (2), mais le *cognomen* *Beliabus* est purement sémitique : *Bel* (*Beel*)-*iahb* signifie « Bel ou Baal donna », et répond exactement au *Διόδωτος* grec, qu'en fait une inscription donne comme son équivalent (3). Ce nom devait être fréquent parmi les Syriens et il apparaît dans les textes épigraphiques sous les formes : *Βελιάβος* (4), *Βεελιάβος* (5), *Βηλιάβος* (6), *Beliabus* (7).

6) A gauche et au-dessus de la précédente; autel dans une niche. Je n'ai pu déchiffrer avec une forte lorgnette que quelques lettres. Il serait impossible d'atteindre jusqu'à cet autel sans construire un échafaudage :

//////////  
 /// M //////////  
 //////////  
 //////////  
 ΛV /// ΓΓ ///  
 /// ASSVSFC

... *B]assus* f(*aciendum*) c(*uravit*)?

(1) SCHULZE, *Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen*, 1904, index.

(2) CIL III, 43483 a (un officier de Philadelphie); cf. 6580 II 37 (*Ravillius*).

(3) *Bull. Corr. hell.*, XXI, 1897, p. 64, n° 74 : 'Επί Βεελιάβου τοῦ καὶ Διόδωτου.

(4) LEBAS-WADDINGTON 2557 e (région de Damas); *Bull. Corr. hell.*, l. c., p. 65, n° 76.

(5) DITTENBERGER, *Orient. Inscript.*, n° 614, et la note 4. Cf. *supra*, n. 3.

(6) Βηλιάβος Σαφαρᾶ; CLERMONT-GANNEAU, *Recueil*, t. I, p. 23. Cf. CIL III, 44462<sup>o</sup>.

(7) CIL III, 4371 : *Baramna Beliabi filius*; 44384<sup>2</sup>, *Beliabus* (prêtre à Hōsn-Niha, près de Chalcis).





même carrière, à 3 ou 4 mètres de haut. L'inscription est dans un cartouche :

IOMETSILV  
 ANOVEXILL  
 /////////////// MARCIANI  
 /////////////// V T E N

*I(ovi) o(ptimo) m(aximo) et Silv(ano) vexill(atio)... Mar-  
 ciani...*

40) Dans une autre carrière, à 5 ou 6 mètres d'élévation. Niche cintrée de 1<sup>m</sup>40 de haut sur 0<sup>m</sup>98 de large. Dans la niche, reste d'une base qui a dû porter une figure aujourd'hui mutilée et méconnaissable. Il ne subsiste que les deux dernières lignes de la dédicace :

////////////////////  
 //////////////////////  
 SIG LEG ////  
 CVM VEXILLOS KY

C'est le CIL III 14596 b qu'il faut lire : *sig(nifer) leg(ionis) [IV] | Scy(thicae) cum vexillo*. Le surnom de la légion a été mis à la fin de la seconde ligne au lieu de l'être à la première. On remarquera la ligature de l'Y avec le T.

Dans le village même d'Enesh, la grande maison de Kewan-Agha occupe peut-être l'emplacement d'une chapelle de Silvain. Le côté nord de la cour est fermé par un rocher taillé verticalement et soigneuse-

ment aplani. Nous y trouvâmes les trois inscriptions suivantes :

11) Dans un cartouche :

C·VERGINIVS  
PROCVLVVS >KARI

*G(aius) Verginius | Proculus c(enturia) Kari.*

12) A côté de la précédente. Copie et estampage :

GLICINNIUS IULIANVS  
>PROBISCRIPSIT VA  
LIANΔOMNIMEICO  
MILITONES APOT  
SILVANO SEMPER

*G(aius) Licinnius Iulianus | c(enturia) Probi scripsit. —  
Va|lian(t) domini mei co|militones apot Silvano semper.*

Comme le fac-similé que nous reproduisons le montre clairement, la deuxième partie de l'inscription est d'une autre main que la première, dont elle est séparée par un petit espace. Sa calligraphie est aussi déplorable que son orthographe; ce qui s'explique, puisqu'elle a été ajoutée par un esclave. Je dois à M. Eugène Bormann, à qui je l'ai soumis à Vienne, le déchiffrement de ce grimoire, où l'on trouve un δ grec au milieu des lettres latines. Il faut entendre « *Valeant domini mei commilitones apud Silvanum semper.* » « Que les compagnons d'armes de mon maître soient toujours influents auprès de Silvain. » Ce

texte barbare rend fidèlement la prononciation vulgaire :  
Le *t* de *valean(t)* est tombé devant la dentale de *domini*.

15) Au-dessous, dans un cartouche, grands caractères  
profondément gravés :

CIVLI  
VSL

*C. Iulius L...* ou *C. Iuli(us) v(otum s(olvit) l(ibens))*.

\* \* \*

On sait que les soldats romains étaient fréquemment employés en temps de paix à des travaux de défense ou d'utilité publique : construction de forteresses, de routes, de ponts ou même d'édifices municipaux. Ils extrayaient aussi du sol les matériaux nécessaires à ces constructions. Le musée du Cinquantenaire possède une dédicace à Hercule *Saxanus*, celui qui fend les rochers, faite par un détachement de la X<sup>e</sup> légion, qui exploitait les carrières de Norroy en Lorraine (1). Dans celles de Sirmium, en Pannonie, rendues fameuses par la passion des Quatre Couronnés, des légionnaires présidaient de même à l'extraction et au travail du marbre (2). D'une manière générale, on peut affirmer qu'un petit corps de troupes avait la garde et la direction des travaux dans toutes les

(1) Musée du Cinquantenaire. *Catal. des Monum. lapidaires*, p. 23, n° 13; cf. ROBERT, *Mélanges Graux*, pp. 339 et suiv., et CIL.XIII, 7692 et suiv.

(2) *Arch. épigr. Mitt. aus Oesterr.*, t. IX, pp. 21 et suiv.

carrières et mines importantes de l'État (1). Nos inscriptions nous prouvent qu'il en était ainsi à Ènesh. Des *vexillationes* de la IV<sup>e</sup> légion y furent certainement employées durant de très longues années, sans doute avec des équipes d'ouvriers, probablement d'esclaves (n<sup>o</sup> 12), dont les militaires conduisaient les travaux (2). Il est impossible de déterminer l'importance de cette garnison, car la force numérique des détachements auxquels on applique le nom de *vexillationes* ou *vexilla* (n<sup>os</sup> 7-10) était très variable. Mais ici ils comprenaient certainement plusieurs centuries (n<sup>os</sup> 11, 12, cf. 5), puisqu'on trouve nommés simultanément deux enseignes *signiferi* (n<sup>o</sup> 5), en même temps qu'un trompette (*tubicen*), qui donnait sans doute le signal de la cessation et de la reprise du travail. Ces sous-officiers et soldats appartiennent tous, semble-t-il, à la *legio IV Scythica*, seule mentionnée, et certains des noms qu'ils portent fournissent des indices précieux pour évaluer la durée de l'exploitation des carrières. Sur une inscription située à environ 6 ou 8 mètres au-dessus du sol (n<sup>o</sup> 8), c'est-à-dire à peu près à la moitié de la hauteur totale, on voit nommé *M. Ulpus Proculianus*; sur une autre, placée beaucoup plus bas, à portée de la main (n<sup>o</sup> 4), *Aurelius Carus*. Le premier paraît bien avoir reçu le droit de cité de Trajan (97-117 après J.-C.); le second

---

(1) HIRSCHFELD, *Die Kaiserl. Verwaltungsbeamten*, 1<sup>2</sup>, pp. 172 et suiv.

(2) Cf. CAGNAT, dans DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionn. des antiqu.*, s. v. *Legio*, p. 4063 : « Les grosses besognes étaient laissées soit aux soldats des cohortes auxiliaires, soit aux esclaves, soit aux gens du pays mis à réquisition. » — Ainsi, une inscription de Norroy (CIL XIII, 4623) nomme les *vexillarii leg. XXI Rapacis et auxilia eorum cohortes V quae sunt sub L. Pompeio Secundo*.

n'être pas antérieur au règne de Marc Aurèle. On doit donc avoir commencé l'extraction des pierres, au sommet de la paroi verticale, dès le premier siècle de notre ère, avoir atteint le milieu vers l'époque de Trajan, et être descendu durant le deuxième siècle et peut-être le commencement du III<sup>e</sup> au niveau du sol actuel (1).

Les troupes détachées à Ênesh ont été fournies, nous le faisons observer, par la *legio IV Scythica*, qui tenait garnison dans la Syrie proprement dite, et non par la *legio XVI Flavia*, dont le camp était à Samosate, dans l'ancien royaume de Commagène annexé à la Syrie par Vespasien. Si l'on rapproche de ce fait les données de Ptolémée (2), qui place dans la Cyrrestique non seulement la ville de Zeugma (3) mais deux bourgades situées plus au nord sur la rive de l'Euphrate, Aroudis et Ourima, on pourra peut-être en conclure que la circonscription militaire soumise au légat de la IV<sup>e</sup> légion s'étendait sous les Antonins jusqu'à la frontière septentrionale de la Syrie propre, tandis que l'autorité du légat de la XVI<sup>e</sup> légion s'exerçait sur la Commagène (4).

(1) Les croix que, suivant l'abbé Chabot, on trouve tracées au-dessus de certaines des inscriptions les plus élevées, ne sont certainement pas des emblèmes chrétiens, et l'on ne peut en conclure, comme il le fait, que ces inscriptions sont « d'époque assez basse ».

(2) Ptol. V, 14, 40 (p. 970, Müller).

(3) Du temps de Strabon (XVI, 2, 3, p. 749 c), Zeugma avait été donné à la Commagène, mais cette réunion ne put être que transitoire.

(4) Des inscriptions rupestres du temps de Vespasien, copiées par M. Chapot, au nord d'Ênesh, près de Roum-Kalé (*Bull. Corr. hell.*, XXVI, p. 205, n° 60), mentionnent la *legio III Gallica*, mais celle-ci ne resta dans le nord de la Syrie que jusqu'au règne d'Hadrien.

C'est assurément un fait intéressant que de voir ces troupes orientales se servir exclusivement, dans ces postes de l'Euphrate, de la langue latine. Même les Syriens l'ont employée sans doute avec une certaine fierté. On connaît l'exclamation altière qu'une Sémite, selon toute vraisemblance, a gravée sur un rocher du Sinaï : *Cessent Syri ante Latinos Romanos* (1). Les soldats de la IV<sup>e</sup> légion, qui étaient certainement en majorité, comme Beliabus, des Asiatiques, ont de même voulu adopter pour leurs consécrationes le formulaire romain. De fait, rien dans ces dédicaces ne pourrait trahir leur origine, et elles auraient été conçues dans les mêmes termes en Espagne ou en Pannonie que dans ce poste reculé du Levant. L'uniformité de la langue était une partie de l'unité de l'armée romaine.

C'était une manifestation de loyalisme que d'offrir d'abord ses hommages au *Iupiter optimus maximus*, le dieu du Capitole (n<sup>os</sup> 5, 8, 9). On a remarqué que le culte de ce protecteur et patron de l'empire avait, même dans les provinces latines, « été surtout populaire dans les régions occupées par de nombreuses garnisons (2) ». Mais si, par un sentiment de la hiérarchie que ces militaires conservent même en faisant leurs dévotions, ils placent parfois en tête de leurs dédicaces le nom du souverain de l'Olympe (3), cependant la divinité qu'ils honorent de préférence à toute autre est Silvain. C'est lui qu'ils invo-

(1) CIL III 86 et la note de Mommsen. Cf. *Inscr. res Rom. pert.*, t. III, p. 4384.

(2) TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, t. I, p. 265.

(3) Cf. une dédicace à Jupiter et à Silvain par une *vexillatio*, CIL, XIII, 6648.

quent le plus fréquemment, qu'ils vénèrent avec le plus de ferveur, qui, quelquefois, est nommé seul (n<sup>os</sup> 4, 12). C'est à lui qu'un temple était, semble-t-il, consacré.

Quel est le motif de ce culte spécial rendu au dieu rustique des bois et des pâturages?

Silvain, génie des forêts, était le patron des bûcherons et des charpentiers (1) : il devint celui des carriers. Comme les premiers coupent, abattent et débitent les troncs pesants des arbres, les seconds entaillent, font choir et sculptent les lourds blocs de pierre (2). La même divinité tutélaire protège les uns et les autres contre les risques de leur périlleux métier. C'est pourquoi on l'invoque ici comme *conservator* (n<sup>o</sup> 3).

Ce n'est cependant pas uniquement en tant qu'artisans que ses fidèles l'honoraient, mais aussi comme soldats. Silvain était un des dieux militaires particulièrement adorés auprès des camps, il est au nombre de ceux dont le nom revient le plus fréquemment dans les dédicaces de légionnaires. On lui donne même les titres de *castrensis* (3) et de *bellator* (4). Ce caractère guerrier, que

(1) CIL V, 815 : *Silvano sectores materiarum Aquileienses*; CIL XIII, 1640 : *Deo Silvano fabri tignuar(ii)*. C'est comme patron des bûcherons que Silvain devint celui des *Dendrophores*; cf. PAULY-WISSOWA, *Realenc.*, s. v., col. 218.

(2) CIL XIII, 38 = Dessau, 3579 : *Silvano deo et montibus Numidis Q. Iulius Iulianus et Publicius Crescentinus qui primi hinc columnas vicenarias celaverunt et exportaverunt v. s. l. m.* L'inscription se rapporte aux carrières de Saint-Béat dans les Pyrénées. Cf. CIL III, 5093 (en grandes lettres sur un rocher) : *Silvano S(azano?)*.

(3) Trieste : CIL V, 524; Rome : VI, 31012 (= Dessau, 3554). Cf. les vers cités plus bas, p. 25.

(4) Sirmium : CIL III, 10220.

prit le vieux génie rustique, a été signalé déjà par M. von Domaszewski (1) dans son étude sur la religion de l'armée romaine, et il a cru que son culte avait été propagé dans les garnisons par les recrues levées en Illyrie, où, par suite d'une assimilation avec un dieu indigène, la dévotion envers Silvain devint en quelque sorte nationale. Seulement cette explication n'est pas partout valable, on l'a démontré (2), et l'on ne peut évidemment songer à l'invoquer pour les légions de l'Euphrate. Mais, comme les montagnes de Germanie ou d'Afrique, celles de Commagène devaient dans l'antiquité être couvertes d'épaisses forêts. L'œuvre néfaste du déboisement, poursuivie pendant des siècles, ne les a pas encore complètement dépouillées de leurs antiques futaies. A la vérité, autour d'Énesh on ne trouve plus guère que d'après rochers de calcaire, où des chênes verts clairsemés croissent avec peine dans les creux de la pierre. Mais dans d'autres cantons, plus éloignés du fleuve, les hauteurs ont conservé leurs ombrages profonds. *Silvanus* était donc adoré comme le maître de la *silva*, « qui pouvait procurer des chasses heureuses et défendre contre les attaques des bêtes fauves (3) » et aussi protéger contre toute surprise durant les longues marches à travers les défilés boisés.

Il est probable que déjà sous la République les troupes italiennes invoquaient Silvain dans les vallées de l'Apennin. Sous l'Empire, le dieu latin fut assimilé dans les diverses provinces aux puissances diverses qui régnaient

---

(1) *Die Religion des römischen Heeres*, 1895, p. 52.

(2) TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, t. I, p. 265, a prouvé qu'elle n'est pas admissible pour l'armée d'Afrique.

(3) TOUTAIN, *loc. cit.*, p. 266.



sur les forêts et les pâtures. Il prit ainsi un caractère nouveau, nous le savons positivement, en Illyrie (1) comme en Afrique (2). Les fidèles des divinités orientales n'hésitèrent pas davantage à l'identifier avec celles-ci. On reconnut en lui Attis, qu'on vénérât sur les montagnes couvertes de pins de la Phrygie. Une poésie latine (3) le célèbre à la fois comme le pâtre de l'Ida et le maître des camps romains :

*Magne deum, Silvanæ potens, sanctissime pastor,  
Qui nemus Idæum Romanaque castra gubernas...*

De même que les populations de l'Asie Mineure, les Sémites firent de Silvain l'équivalent des génies gardiens des hauteurs boisées qu'on regardait comme des lieux sacrés (4). Nous voyons un habitant d'un village des pays de Doliché — donc certainement voisin d'Énesh —

(1) R. VON SCHNEIDER, *Arch. Epigr. Mitt. aus Oesterr.*, IX, pp. 35 et suiv.

(2) TOUTAIN, *op. cit.*, p. 266. Cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 189.

(3) CIL IX, 275 = BUCHELER, *Carm. Epigr.*, 250. Silvain-Attis est le patron des *Dendrophores* (PAULY WISSOWA, s. v., col. 218). Cf. une dédicace à Silvain faite à Augustopolis (Phrygie) par un *centurio legionis XIII gem.* (CIL III, 7041, cf. 7087.)

(4) Culte des hauts lieux en Syrie : cf. CURTISS-BAUDISSION, *Ursemitische Religion*, 1903, p. 149. Un autel est élevé à Rome *ex precepto deorum Montensium* par un *sacerdos Silvani* (VI, 377), et ces *Montenses* sont probablement des divinités orientales. Cf. mes *Monum. Myst. de Mithra*, t. II, p. 173, n° 553, note. C'est aussi un dieu sémitique dont il est question dans la dédicace de Carthage : *Iovi Hammoni barbaro Silvano ... sacerdotes dei barbari Silvani* (DESSAU, *Inscr. sel.*, 4427). — Silvain, dans le culte de Mithra, est sans doute le successeur du *Drvâspa* mazdéen. Cf. *Monum. Myst. de Mithra*, t. I, pp. 147 et suiv., 197, 305.

accomplir en 228, à Aquincum, un vœu à Silvain (1), et les noms orientaux sont fréquents parmi les fidèles de celui-ci. Lorsque le trompette Beliabus faisait ses dévotions au dieu romain, il combinait certainement, dans la conception qu'il se faisait de lui, des croyances sémitiques à celles qui pouvaient lui être venues d'Italie.

Sous une appellation latine, c'est également une divinité orientale qu'il adorait en *Sol divinus*. M. Wissowa a montré que, dans une dédicace de Rome, ce nom désigne en réalité le Hadad d'Hiérapolis (2). C'est aussi ce Baal ou quelqu'autre assimilé, comme lui, au Soleil, qui se dissimule sous un masque romain dans notre inscription de Commagène. Les hommes ont toujours attaché aux noms de leurs dieux des significations très-différentes, et c'est pourquoi on aboutit fatalement à des résultats erronés en additionnant des noms divins, comme on l'a fait récemment (3), pour dresser la statistique des croyances d'un pays.

### III. — Autres inscriptions de Syrie.

14) Tchardak, situé à deux heures environ au sud d'Énesh, dans la vallée d'un affluent de l'Euphrate, se compose de deux hameaux; l'un, *Kutchuk-Tchardak*, est

(1) CIL III, 3490 : *Harta filius Surus ex regione Dolicha, vico Arfuaris Silva(no) v(otum) s(olvit) Modesto et Probo co(n)s(ulibus)*. « Arfuaris » est inconnu. Serait-ce le même village qui est nommé dans les sass. *Arudis, Arulis, Araris* et que nous avons placé dubitativement à Énesh?

(2) CIL VI, 709; WISSOWA, *Religion der Römer*, p. 301; cf. p. 305. Les autres inscriptions (III, 11146-7; V, 4948; VI, 709, 31139) sont moins caractéristiques.

(3) Cf. MACCHORO, *Revue archéologique*, 1907, I, pp. 141 et suiv.

ancien, l'autre, situé à vingt minutes plus au sud, a été construit récemment sur une colline par des paysans qui ont émigré des bords du fleuve vers un lieu plus salubre. C'est dans ce dernier village que j'ai trouvé l'inscription suivante, gravée sur une dalle de calcaire rougeâtre, servant de pavement au haut de l'escalier extérieur d'une maison, et brisée en haut et à droite :

NDVS·LI  
MIL·LEG·SS /  
HAS·POS·CON  
VICANO POS.  
B // // // ST //

... *Secu]ndus* ... | *miles legionis s(upra) s(criptae)* ...  
*has(tatus) pos(terior) con(cedente?)* | *vicano pos[essor?] ...*  
*b'ene [m(erenti) fe(cit)]*. *S(it) t(ibi) [t(erra) l(evis)?]*

Si notre restitution est exacte, un soldat aurait élevé un tombeau sur un terrain que lui avait concédé le propriétaire habitant le *vicus* où se trouvait la garnison. Mais l'inscription est si mutilée qu'il est impossible d'arriver à un sens certain. On m'assura qu'un autre fragment de la même pierre se trouvait dans un jardin, mais je ne pus obtenir à aucun prix qu'on me le montrât. C'est à grand-peine que je fus autorisé à prendre une copie du premier morceau.

15) Maundrell a publié au XVII<sup>e</sup> siècle deux lignes d'une inscription qu'il découvrit « près d'un grand sépulcre », dans les ruines de Cyrrhus. Ces deux lignes ont été reproduites d'après sa copie dans le *Corpus*, tome III, n<sup>o</sup> 494. J'ai retrouvé l'inscription dans le cime-

tière musulman qui entoure le « Ziaret » de cheikh Khoros, au sud de la ville antique. Elle est gravée sur un autel, un *bómos*, de pierre calcaire (haut. 1<sup>m</sup>11, larg. 0<sup>m</sup>58, ép. 0<sup>m</sup>45) qui git sur une tombe à l'ouest de l'enclos du « Ziaret ». La surface est très fruste et j'ai pris ma copie dans des circonstances peu favorables : peut-être en examinant la pierre dans de meilleures conditions pourrait-on déchiffrer davantage :

D M  
 AVR · VINDEX  
 MIL LEG VIIC  
 PGSEX' OI  
 GI - SS  
 \  
 M  
 IS S  
 COI

*D(is) M(anibus) | Aur(elius) Vindex mil(es) leg(ionis) | VII  
 C(laudiae) ... co[n]iux?*].

Notre revision ne nous apporte pas beaucoup de lumières nouvelles. Je crois cependant qu'Aurelius Vindex était soldat, non pas, comme l'admet le *Corpus*, de la légion VII Gemina, mais de la légion VII Claudia, dont deux autres soldats ou sous-officiers ont été enterrés à Cyrrhus (CIL III 192, 195).

16) Nous allons retrouver encore la même légion mentionnée dans une épitaphe grecque. Celle-ci est gravée sur une plaque de calcaire blanchâtre [long. 0<sup>m</sup>57; haut. 0<sup>m</sup>59] que M. Merrill m'a obligeamment autorisé à copier dans le petit musée du Collège américain, à Aïntab. On ne put m'en indiquer l'origine exacte, mais elle provient certainement de la région environnante. Les lettres (hauteur 4 centimètres) sont larges et profondément gravées entre deux lignes parallèles :

ΤΙΤΟΣ ΦΛΑΙΟΣ ΑΡΟΥΤΙΑΝΟΣ  
 ΟΣ ΣΤΡΑΤΙΩΤΗΣ ΛΕΓΕΩ  
 ΝΟΣ ΣΠΙΣΤΗΣ ΑΝΕΒΗΚΕ  
 ΝΟΥΜΕΡΙΑΣ ΠΟΝΤΙΔΙΑΣ  
 ΓΥΝΕΚΟΣ

Τίτος Φλάιος Ἀρουτία|ν|ός στρατιώτης λεγεῶ|νος  
 ζ' πιστῆ|ς ἀνέβηκε | Νουμερίας Ποντιδίας | γυνεκός.

La lecture est certaine. On notera l'erreur de E pour E à la fin de πιστῆς. Ensuite le αν a été inscrit en surcharge sur ΓΥ qui avait été gravé d'abord. Je crois que le lapicide avait commencé à tracer le mot Εὐσεβούς : la *legio VII Claudia* est parfois nommée, même en latin, simplement *VII pia fidelis* (1). — L'auteur de l'épitaphe savait mal sa grammaire grecque : il a écrit le génitif Ποντιδίας γυνερός pour le datif.

La forme carrée des caractères n'indique pas nécessai-

(1) CIL III, 2885, 42676, 44578.

rement une date tardive; on la trouve en Syrie à une époque relativement ancienne (1), et elle ne s'oppose pas à ce que notre épitaphe soit du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, comme le nom de Titus Flavius tend à le faire croire. De même que ce nom, le *cognomen*, *Arrutianus* ou mieux *Arruntianus*, est purement latin (2), et le *nomen* de la femme l'est aussi.

Comment ce soldat est-il venu d'Occident en Commagène? Probablement à la suite de l'annexion de ce royaume par Vespasien (en 72 ap. J. C.). La légion VII Claudia n'est pas celle qui fit la conquête du pays (3), mais elle y tint sans doute temporairement garnison lorsqu'il fallut le pacifier, ou bien elle prit part aux guerres de Trajan (4). Les sources ne nous apprennent rien de certain sur son histoire entre l'avènement de Vespasien et le milieu du II<sup>e</sup> siècle (5), où l'on trouve ce corps de troupes à Viminacium. Si notre hypothèse est exacte, le texte que nous publions viendrait combler en partie cette lacune dans notre connaissance de l'armée romaine.

(1) Comparer la dédicace à Bêlos publiée dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 26 juillet 1907.

(2) *Thesaurus linguae latinae*, t. II, p. 648.

(3) JOSÉPHE, *Bell. jud.*, VII, 7, 1, § 225, ne nomme que la VI Ferrata : τῶν μὲν ταγματῶν ἄγων τὸ ἕκτον καὶ πρὸς τοῦτω λόχους καὶ τινας ἰλας ἰππεων.

(4) Cf. CHL III, 495 (Cyrrhus) : *D. M. Ulp(ius) Victor imaginifero leg. VII.*

(5) Cf. Vaglieri dans RUGGERO, *Dizion. epigrafico*, s. v. *Claudia*, p. 283.



